

GHYLD V HOLMES  
EUROPA 2100

# L'affaire Haartmenger

INTÉGRALE

  
*chrysalide*



EUROPA 2100

TOME 1

**L'affaire Haartmenger**

PREMIÈRE PARTIE

GHYLD V. HOLMES

SEPTEMBRE 2024.

# EUROPA 2100

## GHYLD V. HOLMES



LIVRE BROCHÉ | EPUB, KINDLE ET PDF



### Europa 2100 - Tome 01

#### **L'affaire Haartmenger (Partie 1/2)**

Disponible en livre broché et en ebook aux formats Kindle et ePub.

### Europa 2100 - Tome 01

#### **L'affaire Haartmenger (Partie 2/2)**

Disponible en livre broché et en ebook aux formats Kindle et ePub.

### Europa 2100 - Tome 01

#### **L'affaire Haartmenger (Intégrale)**

Disponible en livre broché et en ebook aux formats Kindle et ePub.





Copyright © 2024, Chrysalide – Collection [*Mundi*  
*Remoti*]  
Édition 1.0

Tous droits réservés.

ISBN : 979-10-95299-32-5

## A V A N T - P R O P O S

En 2103, l'Europe est une réalité, politique, économique et territoriale solidement installée depuis cinquante ans.

Ce fut en 2052 qu'ont eu lieu les premières élections présidentielles européennes qui entraînèrent *de facto* la disparition des identités nationales des états membres de l'Union. Cette étape était indispensable à la naissance de la future supranation, baptisée **Europa**<sup>1</sup>.

Ainsi, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, la Russie et tous les pays membres de l'Union à cette époque – soit 56 – n'existaient plus en tant que tels : seule Europa s'étendait de la Manche au détroit de Bérिंग et devenait ainsi la première superpuissance au monde.

Les principales villes européennes avaient également connu une expansion extraordinaire, se transformant en mégapoles de plusieurs dizaines de kilomètres de diamètre.

Symbole de la réunification à la fin du XXe siècle, Berlin devint, en ce milieu du XXIe siècle, celui de l'Union européenne en étant élue capitale officielle d'Europa lors du premier référendum de cette jeune nation.

Évidemment, ces événements rencontrèrent une vive opposition des partis nationalistes qui appelèrent, dans plusieurs pays, à la désobéissance civique, voire à la révolution. Des actes terroristes se multiplièrent sur tout le territoire d'Europa.

Mais Europa n'était pas affaiblie que par ses luttes intestines : considérée comme l'émanation de la Bête par laquelle arriverait le règne de Satan, elle devint aussi la cible privilégiée des groupuscules extrémistes musulmans

qui jurèrent d'apporter le Jihad sur son sol.

Le gouvernement de Valery Dos Ayegoss (premier président d'Europa, élu pour 5 ans) répondit à ces menaces en créant les *Federal Forces of Intervention* (F.F.I., les Forces Fédérales d'Intervention) : ces unités spéciales résultaient de la fusion des différentes sections spécialisées, à l'instar du G.I.G.N. français. À la différence des *Europa Forces of Intervention* (E.F.I., les Forces Europaennes d'Intervention), dont le champ d'action était hors des frontières d'Europa, les F.F.I. étaient habilitées à intervenir sur le sol europaen. Leurs opérations concernaient donc la lutte contre le terrorisme, contre les trafics d'armes et de stupéfiants, mais également le contre-espionnage. Les E.F.I., elles, constituaient la nouvelle armée europaenne. Les deux organisations possédaient des ressources humaines, financières, matérielles, logistiques et technologiques plus qu'importantes, puisque le gouvernement considérait leur mise en place et leur développement comme des priorités absolues, indispensables à la survie même d'Europa.

Parallèlement, tous les services de police des anciennes nations fusionnèrent en un seul dont l'organisation effective mit près de quinze ans : fondre en une seule entité des services où sévissaient déjà des guerres intestines, où chacun souhaitait conserver ses prérogatives, ses petits secrets et où se parlait plus de vingt langues, releva de l'exploit.

Il fallut attendre une génération entière pour que l'anglais, qui dès 2045 avait été promulgué langue officielle de la supranation en devenir et dont l'enseignement avait été rendu obligatoire, dès la maternelle, sur tout le territoire d'Europa, soit parlé dans plus de 80 % des services, brisant l'isolationnisme linguistique et achevant ainsi de renforcer le sentiment d'une réelle cohésion nationale dans le cœur de tous les

europaens.

Ainsi, en 2070, Europa avait résolu tous ses problèmes de jeunesse, jugulé les vagues d'attentats dont elle avait été victime et apparaissait comme LA nation du monde de demain.

Leader dans bien des domaines, Europa excellait dans tous les secteurs où l'innovation jouait un rôle majeur, laissant loin derrière elle, en quelques années seulement, les géants asiatiques et américains.

Les voitures volantes, la nanochirurgie, les réseaux-lumières, les annihilateurs de pesanteur — qui révolutionnèrent l'aéronautique — furent tous développés dans les laboratoires high-tech d'Europa.

Au début du XXIIe siècle, Europa était la terre promise pour tout le reste de l'humanité.



# LIVRE 01

## P R O L O G U E

Des explosions. Partout.

Des pleurs, des cris de terreur, des hurlements de douleur saturaient l'air alentour.

Au milieu de ce chaos infernal, à la fois son origine et son propagateur, un monstre, immense, humanoïde. Un dieu à l'âme aussi noire que les ténèbres dont elle s'était arrachée. Sur son visage bestial se lisaient à la fois la haine et la joie. La haine de la vie ; la joie de la détruire.

Sir Sullivan Thorsven se réveilla en sursaut. Assis dans son lit, en sueur, le torse nu, le regard hagard, le souffle court, le Lord avait du mal à émerger complètement de sa terrible vision quand son valet tapa à la porte de sa chambre :

— Monsieur ? Monsieur ? Tout va bien ?

Sullivan regarda son réveil : 3 h 12. Il se passa une main sur le visage et prit une profonde inspiration avant de répondre d'une voix posée, dénuée de toute émotion :

— Entrez, William.

Un petit homme rondouillard ouvrit la porte et s'avança vers le lit. Il se tint ainsi, immobile au côté de son maître, attendant ses instructions. Sullivan restait assis, pensif, le regard dans le vague, à se tapoter les lèvres de son index et de son majeur droit.

Ce fut le majordome qui se décida le premier à rompre le silence :

— Je vous ai entendu crier, Monsieur. Encore un de ces mauvais rêves, je présume.

— Pas un rêve, William. Une Fulgurance.

Le majordome s'autorisa une brève moue.

— Comment pouvez-vous en être sûr, Monsieur ?  
Même vous pouvez rêver la nuit...

— William, ayez la gentillesse d'appeler Ron et de lui demander de préparer l'avion pour 7 heures. Je veux être à Jérusalem avant midi.

— Bien Monsieur, je m'en occupe immédiatement.

Sur ce, le domestique fit demi-tour.

Sullivan prit le paquet de cigarettes qui se trouvait sur sa table de nuit et se leva.

William était sur le point de refermer la porte de la chambre, quand Sullivan reprit :

— J'aurai aimé que vous ayez raison et que ce ne soit qu'un simple cauchemar et pas une Fulgurance, mais je peux vous assurer que je sais parfaitement les distinguer...

— Je sais, Monsieur, lui répondit doucement son majordome avant de refermer délicatement la porte.

Sullivan sortit une cigarette de son paquet et la porta à ses lèvres. Il jeta le paquet sur le lit tout en en faisant le tour, enfila une chemise qu'il ne prit pas la peine de boutonner par-dessus son bas de pyjama et ouvrit la porte-fenêtre qui donnait sur le balcon.

La nuit était étonnamment douce en ce début mars et Londres semblait dormir paisiblement. Thorsven tapa d'un petit coup sec l'extrémité de sa clope contre la rambarde de son balcon. Le choc activa la nanobille autocombustible qui alluma, en se consumant, la cigarette.

Sullivan inspira une profonde bouffée de fumée qu'il mit un petit moment à souffler lentement par le nez.

Ces nanobilles étaient l'un des nombreux brevets qu'il avait déposés ces dernières années. Mais même si parmi les autres certains avaient débouché sur des inventions hautement plus vitales que celles-ci, les nanobilles autocombustibles restaient son apport le plus connu dans le monde à ce jour.

*Je ne suis pas vraiment sûr que la prochaine chose que j'offrirai à ce monde soit reçue avec le même enthousiasme !* pensa-t-il en fixant l'extrémité rougeoyante de sa cigarette. *Non, vraiment pas.*

Une course contre la montre venait de commencer. Une course dont il ignorait malheureusement presque tout. Quand le compte à rebours avait-il réellement démarré ? Combien de temps restait-il avant qu'il n'arrivât à son terme ? À quelle étape se trouvaient ses adversaires à ce moment précis ? Qui étaient d'ailleurs exactement ces adversaires ?

Il n'avait aucune réponse à ces questions et cela l'handicapait sérieusement dans ce contre-la-montre. Du coup, il comptait énormément sur son séjour à Jérusalem pour compenser son désavantage.

Il repensa aux dernières informations qu'avaient récoltées ses satellites. Ce n'était plus inquiétant, c'était terrifiant.

Il devait obtenir des réponses, sinon tout ce qu'il avait mené jusqu'à présent serait vain. Tout ce qu'il avait sacrifié, tout ce pour quoi il s'était battu, tout cela n'aura servi à rien.

Et ça, il ne pouvait l'admettre.

L'échec ne faisait pas partie de ses options. Encore moins si près du but. Car la fin était proche, il le sentait.

Sullivan tira une dernière bouffée de sa cigarette et la jeta dans le cendrier qui reposait sur la table basse du balcon. Elle s'y désintégra en moins de deux secondes, réduite en poussière sous les assauts conjugués d'une multitude d'arcs électriques bleutés. Encore une invention signée Thorsven Corporation.

Le milliardaire le plus discret de la planète retourna dans sa chambre, laissant derrière lui un monde inconscient d'une fin que lui savait aussi inéluctable que prochaine.



- PREMIÈRE PARTIE -

ANASTHASIA

L'endroit était sordide. Vraiment un sale coin pour mourir.

Les **fouineurs**<sup>2</sup> traquaient empreintes et indices dans toute la ruelle, malgré la pluie fine et pénétrante qui tombait sans interruption sur Berlin depuis plus de quinze jours. Grâce à leur mode infrarouge, les robots inspectaient le moindre recoin sans perturber la scène de crime avec des lumières parasites. Chacun d'entre eux trouvait, scannait, récoltait, analysait, archivait et transmettait ses rapports plus efficacement et rapidement que ne l'aurait fait une équipe d'une dizaine d'hommes.

Évidemment, ces dix policiers confirmés pointaient maintenant au chômage et noyaient leur temps libre dans l'alcool et la **V.R.**<sup>3</sup>

Dompage collatéral. Un mal pour un bien. Rien ne peut arrêter le progrès, hélas.

Son regard de fouine fixé sur l'écran de sa tablette, Matthew Herzmann numérisait le visage de la victime, un homme d'environ 30-35 ans autour duquel les fouineurs tournaient comme des mouches. Lorsque le scan fut complet, il lança la procédure d'identification. Si la victime n'était ni un criminel, ni une star du showbiz, ni une huile quelconque, il pouvait s'écouler quelques heures avant qu'il n'obtienne une réponse.

Herzmann alla rejoindre Gørst, son coéquipier. Autant lui-même était plutôt petit, guère plus de 1 mètre 70, autant celui-ci était immense. Du haut de ses 2 mètres 12, Heinke Gørst aimait à penser que sa grande taille lui offrait l'opportunité de poser sur le monde un regard différent des autres. Et là, ce qu'il voyait ne lui plaisait définitivement pas : un cadavre complètement exsangue et pas UNE goutte

de sang dans les alentours. Ni ailleurs dans toute la ruelle, ça il était prêt à le parier.

Un avertisseur sonore résonna dans le silence de la nuit. Les deux enquêteurs levèrent machinalement la tête vers la Volkswagen Zéphir qui descendait lentement se garer à la verticale.

Herzmann jeta au sol le mégot de sa clope.

— Voilà Ana, dit-il laconiquement.

Le géant hocha la tête en signe d'approbation quand la tablette d'Herzmann émit un signal sonore.

— On a déjà un gagnant ! déclara le petit homme tout en affichant sur sa tablette la fiche d'identité de la victime.

À quelques mètres du sol, les roues de la Zéphir sortirent de la carrosserie et le véhicule se posa doucement sur la chaussée. La portière du conducteur s'ouvrit et une grande femme aux épaules aussi larges qu'un rugbyman en sortit. Sa coupe en brosse renforçait d'autant son aspect masculin malgré que l'on pouvait distinguer sans peine l'existence d'une poitrine écrasée par un gilet en kevlar.

Herzmann lança un juron.

— Un problème ? interrogea le géant blond, sans lâcher pour autant du regard la femme qui s'avançait vers eux.

— On a tiré le gros lot !

— C'est à dire ?

— Je te présente Massimo Figarella, annonça Herzmann en désigna le cadavre du menton.

— Figarella comme l'actrice ?

— Mm. C'est aussi le fils de Rudolf Haartmenger... Figarella, c'est le nom de jeune fille de sa mère.

Silence.

— Fais chier, finit par lâcher le géant blond.

— Mm !

Matthew sortit une nouvelle cigarette et dut s'y

reprendre à trois fois avec son briquet orné du sigle des Hell Angels avant d'arriver à l'allumer.

Ignorant les saluts immédiats des hommes sur son passage — dont la tâche ne se résumait plus qu'à délimiter le périmètre de sécurité autour de la scène de crime et à veiller à ce que personne ne le franchisse afin que les robots puissent faire *leur* travail — Anasthasia Kovarowski alla se planter directement face à Gørst et Herzmann.

— C'est quoi ce merdier ?

— Salut Chef, répondit placidement Gørst.

— Je me suis fait tirer du lit à 3 heures du mat' par un Desinger qui m'hurle de ramener immédiatement mes fesses ici si je tiens encore à avoir un boulot demain alors...

— On a compris, t'en fais pas ! l'interrompt Gørst.

L'inspectrice ne releva la marque d'exaspération de son subordonné. Après tout, lui aussi avait probablement connu un réveil tout aussi pourri que le sien. Posant à peine son regard sur le cadavre, elle demanda d'une voix plus neutre :

— C'est qui le client ?

Sans attendre de réponse, Kovarowski enleva la cigarette de la bouche d'Herzmann et la porta à ses lèvres.

Herzmann lui tendit sa tablette d'un air blasé :

— Sur ce coup-là, on a touché le jackpot !

Le petit flic entreprit de se rallumer une nouvelle clope pendant que le nom de la victime percutait Kovarowski avec la violence d'une balle tirée à bout portant en pleine tête.

Rien d'étonnant que Desinger fut autant à cran !

Kovarowski rendit sa tablette à son coéquipier.

— *Alors, là, ça pue vraiment !*

Ces paroles résonnèrent dans sa tête, comme l'auraient fait ses propres pensées.



Kovarowski fronça les sourcils. D'abord parce qu'elle ne comprenait pas le sens de ces mots. Mais surtout parce que la raison pour laquelle Gørst avait décidé d'avoir recours au langage muet lui échappait.

Tout comme Herzmann et elle-même, Gørst avait participé à l'important mouvement social lorsque la circulaire obligeant tous les agents des forces de l'ordre d'Europa à se faire implanter le neurotransmetteur, baptisé **SilentSpeech**<sup>4</sup>, fut adoptée. À vrai dire, l'idée de se faire injecter, via le conduit auditif, un appareil électronique directement relié aux zones du cortex cérébral contrôlant la pensée, n'avait enthousiasmé vraiment personne.

Mais, bien entendu, ce fut le gouvernement, avec le soutien inconditionnel de la majorité de la population, qui remporta la partie. L'éternelle histoire du pot de fer contre le pot de terre. On manifeste dans la rue. On crie des slogans. On fait la grève des contraventions. Mais, en définitive, on se rend compte que tout cela ne sert à rien : moins de quinze jours plus tard, les premières implantations avaient commencé. Un accord tacite s'était alors installé parmi les policiers : celui de ne jamais utiliser ce maudit implant qu'ils avaient été contraints d'adopter, hormis en cas de danger immédiat ou à l'occasion de blagues potaches. Évidemment, une telle décision avait été adoptée d'abord par principe. Ensuite, parce que l'utilisation du SilentSpeech provoquait d'incroyables migraines et, enfin, parce qu'en réalité personne n'avait la moindre idée des effets secondaires — et probablement foutrement indésirables — de cette technologie. Que Gørst l'utilisa donc, pour la première fois en mission depuis son implantation, avait de quoi l'interpeller.

La voix qui retentit alors derrière elle suffit comme explication :

— Je suis heureux de voir que vous êtes tous là. Ça

m'évitera de vous envoyer un mémo demain.

Autour des trois inspecteurs – à l'exception des fouineurs, imperturbables – plus personne ne bougeait, comme si le temps s'était figé.

L'homme qui venait de parler était fin et élégant. À peine 35 ans, François Volayne était le porte-parole du gouvernement. Il était accompagné d'un homme bien plus âgé que lui, à la mâchoire carrée et au visage sinistre. Sa démarche, son attitude trahissaient son appartenance à l'armée. Trois gardes du corps les encadraient, tandis qu'ils se rapprochaient du petit groupe d'inspecteurs. Volayne afficha son grand sourire charmeur de fonction.

— Je vous présente le Colonel Franck Rigardi des F.F.I., dit-il en désignant le militaire qui l'accompagnait. Vu l'identité de la victime, vous comprendrez aisément que ce sont eux qui mèneront cette enquête.

Anasthasia Kovarowski le toisa un long moment. Elle dépassait d'une bonne demi-tête le porte-parole gouvernemental et s'approcha suffisamment de lui pour le forcer à lever légèrement la tête vers elle.

— Ça veut dire que l'on est démis de l'affaire ? demanda-t-elle sèchement.

— Non. Du tout. Ça veut dire que les F.F.I. vont mener leur propre enquête sous la direction du Colonel Franck Rigardi, ici présent, en parallèle de la vôtre. Et, bien entendu, vous devrez rendre systématiquement et régulièrement compte au colonel de votre avancement.

— Et bien entendu, il n'y a aucune obligation en matière de réciprocité dans ce merveilleux exemple de coopération interservices... rétorqua Anasthasia.

Volayne sourit, mais laissa le colonel Rigardi répondre. Celui-ci s'avança d'un pas et se mit aux côtés du porte-parole.

— Je me souviens très bien de vous, Kovarowski.

Forte tête, grande gueule, cabocharde, insolente. Je n'admettrai rien de ceci dans le cadre de cette affaire. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Vous avez sans doute pris du galon, Rigardi, mais, ici, je ne suis plus votre subordonnée. Alors je suppose que vous devez avoir une idée assez précise d'où je vous invite à vous enfilez vos réflexions ?

Le colonel s'empourpra :

— Bordel ! Il s'agit du fils du Ministre de la Sécurité Nationale ! explosa-t-il en désignant le cadavre. Vous comprenez ce que ça implique ? Alors, croyez-moi, c'est vous qui pouvez vous torcher avec votre suffisance et votre insolence !

— S'il vous plaît, intervient Volayne, les mains levées en signe d'apaisement. On est tous sur les nerfs. La nuit a été courte et tout le monde a conscience de la gravité exceptionnelle de la situation. (Puis, faisant face à Kovarowski :) Le colonel rendra compte directement au Ministre, et vous au colonel. Rudolf Haartmenger a souhaité chapeauter lui-même cette affaire.

— Je croyais qu'on ne pouvait pas participer à des enquêtes où l'on est directement impliqué ou concerné...

Ni le colonel Rigardi, ni Volayne ne prirent la peine de relever la réflexion.

Kovarowski tira une longue bouffée sur sa cigarette, en avala la fumée et attendit un long moment avant de la recracher lentement. Puis, elle laissa tomber sa clope par terre et l'écrasa.

— La scène est à vous. Amusez-vous bien colonel. Mes hommes et moi-même allons retourner nous pieuter. N'hésitez pas à nous appeler au commissariat dès 8 h 30 si vous avez des questions...

Sur quoi elle passa à côté de Volayne sans lui accorder le moindre regard. Gørst et Herzmann lui

emboîtèrent le pas, tout en décrochant, eux, un petit signe de tête à hauteur des deux hommes en guise de salut.

Un nouvel avertisseur sonore se fit entendre : un fourgon des F.F.I. descendait lentement se stationner à son tour près de la scène de crime. Dès qu'il fut garé, deux douzaines d'hommes en sortirent rapidement et renvoyèrent les policiers présents à leurs pénates.

Les trois inspecteurs regardèrent les soldats se déployer quelques instants, jusqu'à ce que Gørst rompt le silence :

— J'imagine qu'on ne va pas réellement rentrer se pieuter, hein ?

— Qu'est-ce qu'on a à part son identité ? demanda Anasthasia.

— Son adresse, répondit Herzmann... Et ça !

Herzmann sortit à moitié de l'une des poches de son manteau un PDA haut de gamme.

— C'est l'agenda de la victime ? interrogea Anasthasia.

— Mm, répondit simplement Herzmann en hochant la tête.

— Verrouillé, bien entendu.

— Mm.

— Bien, conclut Anasthasia en se mettant face à son coéquipier afin que nul ne puisse voir l'agenda passer de sa poche à l'une des siennes. Gørst, tu te rends chez les taupes récupérer auprès de ton ami un double des conclusions complètes avant qu'elles ne soient transmises à nos nouveaux copains et qu'on ne puisse les revoir.

Le géant acquiesça d'un signe de tête.

— Herzmann, tu vas chez Massimo, histoire de voir ce que tu peux y glaner. Moi, je m'occupe de faire craquer ce joujou...

Gørst soupira ostensiblement.



— Un problème ? demanda Kovarowski d'un ton sec.

— Oui, rétorqua le géant blond. Pourquoi doit-on passer par ce bouseux dès qu'on a le moindre verrou à faire sauter ?

— Tu préférerais peut-être qu'on leur demande à eux ? répliqua Kovarowski en désignant le colonel Rigardi et ses hommes d'un hochement de tête. Encore une idée fumeuse comme celle-là et je demande à Desinger d'étudier ta réaffectation.

Croire que cette dernière remarque était teintée de la moindre ironie serait bien mal connaître Kovarowski ; et Gørst ne s'y trompa pas. Il ravala sa colère en même temps que son imbécilité et tourna les talons vers sa voiture. Herzmann l'imita sans rajouter le moindre mot.

Kovarowski observa ses deux équipiers rejoindre leur véhicule respectif. Puis, après un dernier regard au colonel et à ses hommes, elle monta à son tour dans sa voiture. La portière de sa Zéphyr se verrouilla dans un feulement feutré.

— Bientôt, on saura tout sur toi mon petit Massimo, déclara-t-elle en jonglant négligemment avec le PDA.

Elle s'installa confortablement dans le siège rembourré. Au grand désespoir de ses supérieurs, elle refusait d'utiliser les véhicules réglementaires, préférant sa voiture personnelle, largement customisée : le moteur était surgonflé, les propulseurs avaient été remplacés par des turbines qui équipaient en standard les hélicos des F.F.I., l'électronique centrale avait été intégralement remplacée, quant à l'ordinateur de bord, il était beaucoup plus puissant que ceux des véhicules grand public. Un cadeau d'adieu des F.F.I.

Elle soupira pendant que l'ordinateur procéda à son identification rétinienne avant d'allumer automatiquement le contact.

— Chez Wilfrid Fossean, annonça-t-elle enfin.

Les turbines vrombirent, d'abord lentement. La Volkswagen s'éleva jusqu'aux trente mètres réglementaires au-dessus du sol. L'ordinateur bipa quelques secondes, le temps de calculer un itinéraire et de recevoir la confirmation du central. Un sifflement plus long que les autres, semblable à ceux qui donnent le départ des grands prix, confirma que l'autorisation était bien arrivée : aussitôt, les turbines crachèrent d'un coup toute leur puissance, plaquant Anasthasia dans son confortable siège.

Son visage sévère s'illumina d'un sourire en coin. Elle sortit une cigarette de la boîte à gants face à elle.

— Communication avec le domicile, ordonna-t-elle.

Une série de signaux sonores indiqua que la communication se mettait en place.

Première sonnerie.

Anasthasia alluma sa clope. Les haut-parleurs crachotèrent.

Deuxième sonnerie.

Elle tira lentement une première bouffée. La fumée envahit ses poumons.

Troisième sonnerie.

Anasthasia recracha la fumée. Le répondeur délivra son message, perturbé par quelques grésillements.

« Bonjour, vous êtes bien chez Ana et Steph, laissez-nous un message après le top. »

BIIIIIP

— Steph, c'est moi. Ne m'attends pas pour le petit-déj', je ne rentrerai pas avant ce soir. Je t'aime. Bises.

D'une pression sur un bouton, Anasthasia mit fin à la communication.

Son sourire s'agrandit : emmerder Rigardi l'amusait en définitive.

Si elle avait eu la moindre idée de ce qui l'attendait,

pas sûr qu'elle aurait souri autant.

Bien plus bas, dans la rue, une femme regardait le véhicule de l'inspectrice la plus célèbre de Berlin disparaître dans la nuit.

Mina Dervich entra dans sa propre voiture. Au volant l'attendait Rusk, son équipier pour cette mission. L'homme était rustre, avec une forte propension à la violence qui transpirait du moindre de ses mouvements. Mina ne l'appréciait guère, mais elle devait lui reconnaître une indéniable utilité dans certaines situations.

La jeune femme s'installa sur le siège passager.

— Alors ? l'interrogea Rusk.

Sans prendre la peine de lui répondre, Mina sortit son téléphone, composa le premier des deux uniques numéros que contenait son répertoire et attendit que le répondeur prenne son appel.

— B22 à C12. AKO a récupéré l'agenda de notre beau-frère. Elle est partie avec sa voiture. Destination inconnue...

Mina lança un coup d'œil à Rusk. Celui-ci activait déjà la tablette intégrée au tableau de bord. Un point rouge clignota sur le plan de la ville.

— ...mais la signature est opérationnelle. Aucune nouvelle par contre du cousin depuis l'anniversaire. Bye, conclut la jeune femme.

— Tu t'inquiètes pour lui, hein ? questionna Rusk abruptement.

— On aurait déjà dû avoir de ses nouvelles.

— Ton petit mari te manque tant que ça ?

Mina haussa les épaules.

— C'est mon mari sous couverture.

— C'est ça, prends-moi pour un con ! Ça ne serait pas plutôt ton mari *sous la couverture* ?

Mina toisa Rusk un long instant, puis lâcha sèchement :

— Tu sais Rusk, je crois que le seul domaine où tu excelles vraiment, c'est la connerie ! Là, t'es imbattable. Maintenant, démarre avant que nous ne perdions Kovarowski !

Rusk ne démarra pas. Il resta à fixer Mina de longues secondes et celle-ci regretta instantanément d'avoir poussé à bout son équipier : l'homme pouvait se révéler dangereux, même avec ses alliés. Machinalement, Mina se colla contre la portière. Cette réaction craintive n'échappa pas à Rusk dont le visage se barra d'un sourire cruel.

Le cellulaire de Mina sonna. Celle-ci le décrocha avec une précipitation qui eut pour effet d'agrandir le sourire de Rusk.

— J'écoute.

— La prochaine fois, limitez-vous à décliner votre identifiant, mais n'énoncez jamais le mien, déclara un homme d'une voix molle et méprisante.

— Compris, répondit Mina après avoir pris une bonne seconde pour encaisser le coup.

— Vous devez récupérer l'agenda, immédiatement.

— Immédiatement ? Impossible. On peut par contre suivre...

— Alors, vous devez le détruire, coupa l'homme.

Mina attendit un instant, le temps de prendre pleinement conscience de tout ce qu'impliquait un tel ordre, avant de reprendre :

— Énoncez clairement la procédure à enclencher, Monsieur.

— Procédure de niveau 9, avec autorisation de tuer, déclina avec un brin d'exaspération l'homme.

— Attendez ! On parle de Kovarowski là...

— Pas de nom ! s'énerva l'homme. Non, au pire, on

parle d'un regrettable dommage collatéral. Dois-je vous le rappeler que nous sommes en guerre ? Et en période de guerre, nécessité fait loi.

La communication coupa aussi sèchement qu'elle avait commencé.

Mina resta un moment silencieuse, tandis que Rusk attendait les instructions, le regard interrogateur.

Mina porta le sien sur le point rouge qui clignotait sur leur écran de contrôle : il s'approchait de l'un des bords.

— On décolle de suite ! Il faut qu'on l'intercepte et qu'on récupère ou détruise l'agenda avant qu'elle n'arrive à destination !

Rusk hocha la tête et posa sa main droite à l'emplacement réservé à cet effet sur le tableau de bord. Le scanner interne du véhicule identifiant la main comme étant celle d'un utilisateur autorisé et le moteur se mit immédiatement en marche.

— Mode manuel, annonça Rusk d'une voix claire.

Les commandes du véhicule sortirent du tableau de bord, tandis que Rusk enclenchait les turbines.

L'instant d'après, leur voiture quittait la petite et discrète ruelle dans laquelle elle stationnait en s'élevant verticalement à une vitesse impressionnante.

L'appartement de Massimo Haartmenger occupait la totalité du dernier étage d'un immeuble aux prestations haut de gamme, en plein cœur de Charlottenburg.

Trois cent vingt mètres carrés. Huit pièces. Vue panoramique à trois cent soixante degrés. Rien de moins.

Herzmann fut surpris d'être le premier sur les lieux. Il s'était imaginé devoir s'engueuler avec des hommes de Rigardi afin de pouvoir accéder à l'appartement. À l'évidence, il s'était trompé.

Bien sûr, il avait dû convaincre le gardien de la résidence de lui ouvrir le penthouse. Il appartenait à une agence de sécurité très prisée aux tarifs prohibitifs et, malgré le badge et le mandat numérique que lui présenta Herzmann, il fallut que Desinger contacte directement son patron pour qu'il finisse par accepter de le conduire à l'appartement. Herzmann en vint presque à regretter de n'avoir pas plutôt eu affaire aux hommes des F.F.I.

Il pénétra enfin chez Massimo Haartmenger. Tandis que le gardien restait à l'attendre sur le seuil de la porte, Herzmann fit un rapide tour du propriétaire.

Ça puait le fric. Partout.

Matériaux nobles, technologies dernier cri intégrées, design épuré... le dernier cadeau à un enfant pourri gâté.

*Ta prochaine demeure aura nettement moins de pièces, mon petit Massimo,* pensa Herzmann non sans un certain cynisme. *Tu risques même de t'y sentir un peu à l'étroit. En fait, y a vraiment que là que nous sommes tous égaux...*

Herzmann retourna au centre du salon. Le nez levé vers le plafond, il appela :

— I.A. ?

— Oui, répondit la voix synthétique et suave de l'intelligence artificielle. Qui puis-je faire pour vous ?

Herzmann afficha un petit sourire satisfait.

— J'aimerais connaître l'emploi du temps de Massimo Haartmenger pour la journée d'hier et celle d'aujourd'hui.

— Je suis désolée, mais je ne peux vous communiquer ces informations sans l'accord explicite de Monsieur Massimo Haartmenger.

Évidemment, ça ne pouvait pas être simple. En vérité, et quoiqu'en disaient les publicités, rien n'était jamais simple avec les I.A.

— Je suis l'inspecteur Mattew Herzmann de la police nationale. Et je t'interroge dans le cadre de l'enquête concernant la mort de Massimo Haartmenger dont nous avons retrouvé le corps cette nuit.

Un court silence. L'I.A. réfléchissait. Du moins, autant que ses capacités cognitives pouvaient le lui permettre.

— Je suis désolée, mais cette information m'oblige à enclencher la procédure d'autoverrouillage. Vous devrez procéder à une identification afin de me réactiver.

— Non, attends... tenta Herzmann, mais une petite musique décroscendo lui apprit qu'il était trop tard et que l'I.A. s'était déjà déconnectée.

Herzmann soupira d'impuissance, puis fit face au gardien qui assistait depuis l'entrée à tout cela, impassible :

— Vous devez connaître ce putain d'identifiant, non ?

— Je suis désolé, mais...

— Mm. je commence à en avoir ma claque d'entendre les gens se désoler ! l'interrompit-il. Cette putain d'I.A. est désolée, vous êtes désolé et le ministre est aussi désolé d'avoir perdu son fils ce soir. Tout le monde est désolé. Mais si je dois encore appeler mon boss pour qu'il informe le ministre de votre attitude et que celui-ci ou son cabinet

appelle encore votre patron, là, c'est moi qui finirais par être désolé pour vous !

L'argument porta et le gardien fit coulisser un petit panneau, abritant un pavé digital, dissimulé à côté de la porte. Il composa rapidement un code et valida. Le résultat ne se fit pas attendre et la voix suave de l'I.A. annonça :

— Procédure d'identification en cours. Confirmez le déverrouillage complet du système, s'il vous plaît.

Le gardien s'éclaircit la voix :

— Vic Kausten. Securitas Agency. Ordre de déverrouillage complet confirmé.

Des haut-parleurs indiscernables crachotèrent une rapide série de tonalités avant que la voix synthétique ne reprenne :

— Mon nom est Kacy. Que puis-je faire pour vous ?

Herzmann reprit de sa constance en même temps que le dialogue avec l'I.A. :

— Dis-nous quels rendez-vous a eus Massimo depuis hier jusqu'à maintenant.

— Désolée, mais l'accès à l'agenda de Monsieur Haartmenger est protégé par un mot de passe.

Le gardien afficha un petit sourire en coin qui exaspéra encore plus Herzmann que n'arrivait à le faire Kacy. Il allait devoir demander un nouveau mandat pour obtenir l'agenda de Massimo que détenait l'I.A. dans ses entrailles numériques et obtenir un double des vidéos de surveillance de l'entrée de l'immeuble et du couloir de l'étage. À vue de nez, une bonne heure à remplir des formulaires et une bonne demi-journée avant de recevoir le feu vert. Cette pensée ne fit que l'énerver encore un peu plus.

— Et si vous alliez m'attendre dehors, Vic ? lança-t-il sèchement.

L'agent de sécurité alla répliquer quelque chose, mais



Herzmann ne lui en laissa pas le temps :

— En fait, il ne s'agit pas d'une demande : le fils du Ministre de la Sécurité Nationale a été assassiné et votre rôle de concierge de luxe s'arrête là.

Le dénommé Vic soutint quelques secondes le regard de l'inspecteur avant de capituler.

Herzmann referma la porte derrière lui sur un "Merci bien, Vic" sarcastique et retourna au centre du salon. En fait, rien ne l'y obligeait : il pouvait faire appel à Kacy de n'importe quel endroit de l'appartement. Mais, il devait admettre être plutôt vieux jeu vis-à-vis de cette technologie et en être resté à l'époque où il fallait se tenir obligatoirement au centre de la pièce pour communiquer avec l'I.A domestique.

— Mm... Kacy, dans le cadre de mon enquête, peux-tu copier l'intégralité des fichiers bancaires et professionnels dans mon bureau virtuel ?

La piste de l'argent. Vos entrées et dépenses en apprennent, pour qui sait les lire, bien plus sur vous que ce que vous pouvez imaginer.

— Bien sûr, inspecteur. Quels sont les identifiants du compte en question ?

Herzmann sortit son cellulaire et tapota sur son écran.

— Je te les transfère.

— Bien reçu. Copie en cours, annonça Kacy.

Des voix provenant de l'extérieur attirèrent alors l'attention d'Herzmann. Bien qu'il ne comprenait pas ce qui se disait, il était clair que Vic n'était plus seul. Herzmann sortit son arme tout en se glissant dans l'un des recoins du salon, hors de toute ligne de visée que pourrait avoir un homme depuis l'entrée.

— Kacy, où en est la copie ? interrogea-t-il à voix basse.

— Copie effectuée à 86 %.

— Lorsque la copie sera terminée, effaces-en la trace sur ton serveur.

La porte s'ouvrit tandis que Kacy demandait :

— Confirmez l'ordre d'effacement de l'historique, inspecteur.

— Confirmé, répondit seulement Herzmann.

— Qu'est-ce qui est confirmé ? demanda le premier des agents qui entra dans l'appartement.

C'était un homme dans la trentaine qui portait, comme les cinq autres derrière lui, la tenue marine des F.F.I. Herzmann rengaina son arme avant de sortir de sa cachette improvisée.

— Et bien les gars, c'est la seconde fois dans la même soirée que vous arrivez sur les lieux après nous... s'amusa-t-il.

— Qui êtes-vous ? demanda le sergent sans se démonter.

— Inspecteur Matthew Herzmann, Police Nationale. Je travaille avec Kovarowski sur le meurtre de Massimo Haartmenger.

— Vous travaillez avec cette peste ? Toutes mes condoléances, inspecteur.

Herzmann chercha une pointe de sarcasme dans la voix du sergent, mais n'en trouva aucune.

— On a fait une grande fête pour son départ... sauf qu'on ne l'y a pas invitée ! Elle aurait gâché l'ambiance, expliqua le sergent avec un geste d'évidence de la main.

Herzmann ne répondit rien : engager la conversation en tentant de gagner la sympathie de l'autre constituait la plus élémentaire des techniques d'approche qu'apprenaient les flics à l'école de police. Soit ce type le prenait pour un benêt, soit il l'était lui-même. Chacune de ses deux options suffisait à Herzmann pour ne pas vouloir lier connaissance plus que nécessaire avec ce sergent.

Celui-ci le comprit rapidement. Pourtant, il continuait à sourire :

— Je vois. Et avez-vous trouvé quoi que ce soit durant votre perquisition officieuse, puisque je suppose que vous n'avez pas de mandat pour ça...

— Détrompez-vous, j'ai un beau mandat dûment signé et tamponné et tout et tout... rétorqua Herzmann, souriant à son tour. Et pour répondre à votre question : rien, à part le petit nom de l'I.A. : Kacy.

— Charmant. (Le sergent se tourna vers ses hommes et leur fit signe de se disperser dans l'appartement. Puis, il refit face à Herzmann et vint se placer à moins d'un mètre de lui.). Dois-je vous rappeler inspecteur que, par ordre express du ministre, cette enquête est sous l'autorité des F.F.I. et que vous nous devez une pleine et entière collaboration ?

— Je n'ai pas souvenir que vous vous soyez présenté, sergent...

— Sergent Andrew Murnoz, troisième unité F.F.I.

— Bien. Et bien, sergent Murnoz, lorsque j'aurai la moindre information à vous communiquer, je ne manquerai pas de vous contacter personnellement, répliqua Herzmann en tapotant l'épaule du soldat. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je dois aller faire mon rapport à Kovarowski.

Herzmann contourna le sergent et se dirigea vers la sortie.

— Et vous savez comme elle est désagréable lorsqu'on la fait attendre ! rajouta-t-il en sortant de l'appartement.

Murnoz sourit tout en suivant du regard le petit homme.

— Oh ! Une dernière chose, inspecteur : on a été étonné de ne pas vous voir lors de nos descentes aux

différents clubs de vampires berlinois...

— Pardon ?

Herzmann fit volte-face, les yeux écarquillés, ne sachant s'il pouvait s'éclater de rire ou si cela était complètement inopportun.

— Le cadavre a été retrouvé sans la moindre goutte de sang à l'intérieur de son corps, n'est-ce pas ? interrogea le sergent Murnoz.

Herzmann acquiesça.

— Et le meurtre a eu lieu de nuit ? renchérit le sergent, on ne pouvait plus sérieusement.

Herzmann avait l'impression d'avoir basculé en un instant dans une autre réalité où tous les fous porteraient des uniformes bleu marine et auraient en charge le maintien de l'ordre et la sécurité nationale.

— Mm, concéda-t-il prudemment.

— Et bien, nous avons donc listé les clubs de vampires de la région et procédé déjà à une demi-douzaine de descentes, acheva fièrement Murnoz.

Un verrou se désamorça à l'intérieur d'Herzmann. Puisque ce type faisait tant d'efforts pour le prendre pour un con, il aurait été tout à fait inconvenant qu'il ne lui rende pas la politesse :

— Et vous avez survécu à la colère de dizaines de vampires assoiffés ? Là, vraiment, vous m'impressionnez sergent...

— Vous pouvez en rire tant que vous voulez, inspecteur. Il n'empêche que nous avons cinq interrogatoires en cours.

Herzmann se massa les sourcils de sa main droite, cherchant à trouver un semblant de logique dans ce tissu d'âneries invraisemblables.

— Et vous avez déjà informé le ministre que Berlin était truffé de vampires et que l'un d'eux avait probablement

sucé son fils à mort ? finit-il par demander.

— Savez-vous ce qu'est une chasse de sang, Herzmann ? rétorqua le sergent sans se démonter.

L'inspecteur secoua la tête en signe d'ignorance.

— C'est quand un vampire quitte ou trahit son clan, ce qui revient à peu près au même, reprit Murnoz. Le patron de leur petite confrérie peut donc ordonner une chasse de sang à son encontre. Ça consiste à une mise à mort pure et simple du traître. Mise à mort rituelle où la victime est entièrement vidée de son sang. Ça ne vous rappelle rien ?

Les épaules d'Herzmann s'affaissèrent : soit ce type se révélait être aussi dingue que son histoire de vampires, soit il se foutait ouvertement de sa gueule. Il chercha sur le visage de Murnoz un début de réponse, mais n'y trouva que le même sourire idiot qu'il n'avait cessé d'arborer depuis le début de leur conversation.

— Mais, je ne voudrais pas vous retenir trop longtemps et être responsable de la soufflante que va vous passer Kovarowski ! Bonne chance, inspecteur, conclut le sergent avec le même air béat que s'il venait d'apprendre sa promotion subite au grade de général.

Herzmann ne répondit rien, tourna les talons, passa devant Vic dont la mine était, après ce qu'il venait d'entendre, complètement déconfite (ce qui rassura en partie Herzmann) et s'engagea dans l'ascenseur en se demandant pourquoi Murnoz lui avait raconté cette fable complètement absurde.

En vérité, et pour aussi incroyable que cela puisse le paraître, rien de ce que venait de lui confier le sergent n'était faux.

La Zéphyr volait au-dessus des gratte-ciels de Berlin.

La ville s'étendait sur plus de trente-cinq kilomètres de rayon et, de partout, des lumières, des bruits ou des sirènes déchiraient la nuit. Berlin, comme toutes les mégapoles, ne dormait jamais.

Anasthasia regarda en bas, tout en bas.

Là-bas, malgré **Ariane**<sup>5</sup> et ses fabuleuses capacités de gestion des flux en temps réel, les voitures — en nombre bien trop élevé — s'agglutinaient en grappe dans de monstrueux embouteillages. La pollution était telle qu'elle masquait la lune et le soleil plus de trois cents jours par an. Bien entendu, certains privilégiés pouvaient toujours s'acheter des autorisations **FUV**<sup>6</sup> et avoir ainsi accès aux voies normalement réservées qu'aux services d'urgences, aux forces d'intervention, aux taxis de luxe pour VIP et aux politiciens de premier rang. En général, c'était de riches industriels bénéficiant de très larges réseaux d'influences et ayant une forte tendance à se croire au-dessus des lois et de leurs semblables. Le genre de types que détestait Anasthasia.

Cependant, plus de quatre-vingt-dix pour cent de la population étaient condamnés à vivre en bas et le terme de rampants avait fini par remplacer celui de populace dans les conversations mondaines. En quelque sorte, Anasthasia était elle aussi une privilégiée. Sauf que cet avantage, elle le payait le prix fort : sa vie n'était que cadavres, escroqueries, mutilations et autres viols. Au quotidien, elle se sentait embourbée dans une fange aux relents d'amertume et d'aigreur. Heureusement que Steph était là, à ses côtés, pour rendre supportable l'insupportable. Sans quoi, elle n'était pas sûre d'avoir encore la force de se lever

tous les matins pour vivre de telles journées.

La voix impersonnelle de l'ordinateur de bord l'arracha de ses pensées :

— Destination atteinte dans moins de trois minutes.

Anasthasia consulta le plan du quartier et modifia la destination pour l'Oranienstraße, une avenue très populaire située à deux rues de là où elle se rendait.

— Appelle Wilfrid Fossean chez lui, ordonna-t-elle.

L'ordinateur de bord composa le numéro. Là encore, le répondeur se déclencha. Anasthasia coupa la communication sans laisser de message.

*Et merde !... Avec un peu de chance, il est quand même chez lui en train de se sauter l'une de ses voisines !*

Les haut-parleurs é mirent un dernier crachat plus puissant et plus sec que les autres ; puis une série de trois autres, de plus en plus faibles et espacés.

Anasthasia fronça les sourcils. Quelque chose n'allait pas. Une sirène d'alarme hurlait du plus profond de ses entrailles, sans qu'elle ne puisse en identifier la cause. Ses doigts tapotèrent sur l'accoudoir : sans qu'elle ne sût pourquoi, ces grésillements l'avaient stressée. Son regard fut attiré par un mouvement rapide sur l'écran de contrôle arrière. Elle leva instinctivement la tête et vit par la vitre du plafonnier un véhicule, tous feux éteints, prendre rapidement de l'altitude.

Elle comprit immédiatement.

D'une main elle saisit le PDA. De l'autre, elle tira la manette d'éjection.

Instantanément, une coque protectrice en **fibracier**<sup>7</sup> l'entoura tandis que le plancher du véhicule s'ouvrit pour laisser tomber l'œuf métallique. Bien que totalement opaque vu de l'extérieur, la coquille permettait à Anasthasia de voir tout ce qui se passait autour d'elle.

Elle percuta un premier véhicule — une ambulance

— qui l’envoya valdinguer contre la façade d’un immeuble tandis que sa Volkswagen explosa, une dizaine de mètres au-dessus d’elle. Le souffle projeta la coque protectrice violemment vers le sol. D’énormes langues de flammes charriaient les débris de la Zéphyr qui fusaient autour d’elle tels de petits météores. Certains heurtèrent un taxi et en explosèrent le pare-brise en même temps que le module de pilotage automatique. La voiture partit en vrille. Il fallut moins de trois nouveaux impacts avant que l’un d’entre eux ne percutât la batterie antigrav. Le taxi explosa à moins de vingt mètres de la coquille d’Anastasia. Le seuil de tolérance de la coque fut amplement dépassé et une chaleur insoutenable en envahit l’intérieur, juste avant qu’elle ne vola en éclats.

Anastasia eut l’impression d’être éjectée d’un four dont on avait bloqué le thermostat à pleine puissance.

Elle vit le rouge des flammes.

Le gris sombre de la chaussée qui montait beaucoup, mais vraiment beaucoup, trop vite vers elle.

Puis le noir.



# À suivre...

Nous espérons que cet extrait vous a plu.

Vous pouvez acheter ce livre en version  
brochée ou numériques (epub, kindle ou  
PDF) sur [notre site en cliquant ici](#).

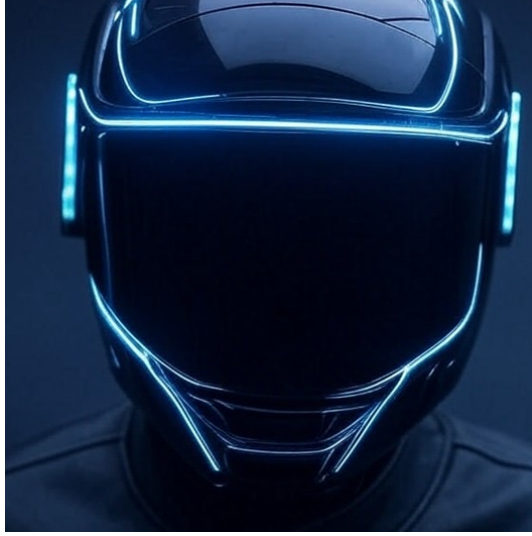
## Ghyld V. Holmes

Script Doctor de métier – c’est à dire un scénariste corrigeant le travail des autres scénaristes (principalement des romanciers essayant d’adapter eux-mêmes leurs œuvres pour le cinéma) –, Ghyld a très vite compris que, pour ne froisser aucune susceptibilité d’auteur et continuer à travailler tout en écrivant ses romans, il devait prendre un pseudonyme.

Ainsi, *Ghyld* est le prénom d’un des personnages principaux de sa première nouvelle. *Holmes* est une référence évidente au plus grand détective de tous les temps, qui enchantait ses très longues soirées d’hivers face au feu de cheminée. Quant au *V.*, personne ne sait ce à quoi il correspond.

Au croisement de *Blade Runner*, *Ghost in the Shell*, *Minority Report* et *I, Robot*, son univers, **Europa 2100**, est construit autour d’Anasthasia Kovarowsky et d’une galerie incroyable de personnages qui se croisent, s’allient, se défient, se quittent ou se retrouvent au fil des tomes.

Enfin, même si ses genres de prédilections sont le Fantastique, la S.F. et la Fantasy, Ghyld aime surprendre et aller là où on ne l’attend pas.



\*\*\*

---

<sup>1</sup> **Europa** : Europa étale sa superficie sur 2 continents : le continent européen et le continent asiatique puisqu'elle s'étend de la Manche au détroit de Béring.

Sa capitale : Berlin.

Sa langue officielle l'Anglais.

Sa superficie totale : 227 500 000 km<sup>2</sup>

Sa population : 833.000.000

Les anciens états qui se sont fondus en elle ont été regroupés en provinces. Ainsi, Europa se compose de 22 provinces.

Europa est une nation laïque, où la religion dominante, malgré le recul de la Foi constaté partout dans le monde et toutes confessions confondues, reste la Chrétienté (catholiques, protestants et orthodoxes), imposant ainsi le Vatican comme le phare spirituel de la nation.

<sup>2</sup> **Fouineur** : Robot à base circulaire de 70 centimètres de diamètre et d'où peuvent sortir jusqu'à 8 bras mécaniques hautement articulés. Les fouineurs (officiellement : les *assistants à la collecte d'indices matériels*) ont fait leur première apparition dans la Police Nationale Européenne en 2082. Cinq ans plus tard, la plupart des commissariats en disposait d'au moins un. Les plus grands commissariats en possédaient même quelques dizaines en leur sein. Les fouineurs ont la capacité d'analyser eux-mêmes certains des échantillons qu'ils ont prélevés et d'envoyer directement dans les locaux de la police scientifique leurs résultats. Les images et sons qu'ils enregistrent grâce à leurs capteurs sont également transmis en temps réel aux experts scientifiques et sauvegardés sur leur disque dur interne. Afin d'effectuer leurs tâches de la manière la plus autonome possible, les fouineurs sont équipés de protocoles I.A. directement issus des Mentats de niveau 1.

<sup>3</sup> **V.R.** : V.R. est le sigle de Virtual Reality. La V.R. repose sur un brevet déposé aux U.S.A. au début du XXI<sup>e</sup> siècle. C'est une réalité virtuelle massivement immersive. Il est possible de l'utiliser pour se connecter au réseau et le parcourir, grâce à un casque et des gants, via une 3D interactive. Mais la V.R. permet beaucoup plus que cela en proposant à ses clients de ne vivre qu'à l'intérieur d'un monde virtuel où chacun peut avoir la vie qu'il souhaite. Évidemment, la formule est très contestée et la V.R. a ses farouches détracteurs.

<sup>4</sup> **SilentSpeech** : Cette technologie unique au monde fut

inventée par l'équipe du professeur Beauvoir, à l'université de Grenoble.

Sa fabrication fut confiée à Thorsven Corporation.

Cependant, peu après sa mise en service, des contrefaçons très proches de l'original sont apparues.

Des tensions importantes en découlèrent, car les fuites ne pouvaient venir que soit de la petite équipe du professeur Beauvoir, soit de Thorsven Corporation.

Or, la société est déjà la cible de nombreux détracteurs qui l'accusent de vendre à d'autres pays des brevets dont Europa est légalement la seule bénéficiaire.

<sup>5</sup> **Ariane** : Système de guidage des véhicules au sol. Le nom fait directement référence au fil d'Ariane de la mythologie grecque grâce auquel Thésé retrouva la sortie du labyrinthe de Minotaure. Conçue officiellement pour réduire à zéro les accidents de la route, la finalité réelle d'Ariane est de maîtriser les déplacements de la population. C'est bien pour cela que son élaboration a été confiée au Général Ronald Fitzgerald, avant que celui-ci n'abandonne brusquement ses fonctions.

<sup>6</sup> **FUV** : La *Flying Urgency Vehiculs* est une licence exclusivement réservée aux véhicules prioritaires d'intervention (police, pompier, ambulance, forces fédérales) auxquels s'ajoutent les véhicules de fonction d'élus et hauts fonctionnaires. Cependant, plusieurs VIP ont réussi à obtenir, en usant de leurs relations, des licences FUV afin de ne pas avoir à se mélanger aux rampants. Le privilège des puissants, une histoire aussi vieille que le monde !

<sup>7</sup> **Fibracrier** : Textile inventé dans les laboratoires de recherche européens qui a la particularité d'être aussi résistant que de l'acier lorsqu'il est tressé en mailles très serrées, mais pour un poids nettement moindre. Le Fibracrier s'est donc rapidement imposé comme le nouveau

matériau à tout faire : gilet par balle, portes blindées, carrosseries de voiture, etc.